

L'EUROPE EN AMÉRIQUE.

L'ancien monde connu s'est affaissé dans sa pourriture sociale et politique, tombant par lambeaux, comme tombent les chairs d'un corps rongé par la peste. Le sol même en est resté pestilentiel ; les lieux les plus beaux, les terres les plus peuplées, sont restées désertes et inhabitées depuis des siècles.

Les causes humaines d'un tel résultat nous échappent par leurs conséquences, qui tiennent presque du merveilleux. Cette mort nous étonne après tant de vie : ce berceau du monde n'est plus qu'une vaste nécropole, où sont entassés les débris des sociétés, avec des reflets de gloire encore empreints sur ces ruines, à mesure qu'on les exhume au même soleil qui les illuminait au temps de leurs splendeurs.

La tombe est le plus grand enseignement que l'homme donne à l'homme. On interroge la Providence à travers la couche des peuples ensevelis sous la poussière des temps : ces générations entassées les unes sur les autres, la vie des hommes mise bout à bout, constituent, de lendemain en lendemain, de siècles en siècles, cette chaîne de morts qui remonte jusqu'au premier homme. Cette mort, c'est le passé et l'éternité des sociétés. Dieu au commencement, Dieu à la fin.

Dans ce mouvement incessant, les familles se sont divisées, séparées, dispersées à de grandes distances. Les actualités diverses ont créé forcément des aptitudes diverses, des mœurs différentes, des langages qui ont fait des langues multiples. Les intérêts du territoire ont constitué des sociétés, avec des autonomies distinctes